



Auteur(s) :

Bouvet, Rachel

Titre :

« Vagabondages au pays des sables d'Isabelle Eberhardt: la figure de la « bonne nomade » et la dérive des lectures »

Type de publication :

Articles des chercheurs

Date de parution :

2002

Résumé :

Au désert, nul ne peut se fixer, s'installer, sous peine de sombrer dans la folie ou dans le néant: on n'habite pas le désert, c'est lui qui nous habite. Étonnant renversement qui fait du lieu le plus aride de la planète l'un des terreaux les plus fertiles pour la pensée: est-ce dû au pouvoir d'attraction exercé par le vide? au «silence éternel de ces espaces infinis» qui selon les cas nous effraie ou nous libère de la parole? à la forme des dunes qui s'apparente à celle du corps?

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

Bouvet, Rachel. 2002. « Vagabondages au pays des sables d'Isabelle Eberhardt: la figure de la "bonne nomade" et la dérive des lectures ». En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/vagabondages-au-pays-des-sables-disabelle-eberhardt-la-figure-de-la-bonne-nomade-et-la>>. Consulté le 21 octobre 2018. Publication originale : (*Les lieux de l'imaginaire*. 2002. Montréal : Liber. p. 209-221).

L'Observatoire de l'imaginaire contemporain (OIC) est conçu comme un environnement de recherches et de connaissances (ERC). Ce grand projet de Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, offre des résultats de recherche et des strates d'analyse afin de déterminer les formes contemporaines du savoir. Pour communiquer avec l'équipe de l'OIC notamment au sujet des droits d'utilisation de cet article : oic@labo-nt2.org

Ceci est la version préliminaire de l'article publié dans Jean-François Chassay et Bertrand Gervais, dir. pub., *Les lieux de l'imaginaire*, Montréal, éditions Liber, 2002, p. 209-221.

Vagabondages au pays des sables d'Isabelle Eberhardt : la figure de la « bonne nomade » et la dérive des lectures¹

Rachel Bouvet
Université du Québec à Montréal

*Je sens que je ne supporterai plus jamais la
vie sédentaire et que l'attirance de l'ailleurs
ensoleillé me hantera toujours.*

Isabelle Eberhardt

Au désert, nul ne peut se fixer, s'installer, sous peine de sombrer dans la folie ou dans le néant : on n'habite pas le désert, c'est lui qui nous habite. Étonnant renversement qui fait du lieu le plus aride de la planète l'un des terreaux les plus fertiles pour la pensée : est-ce dû au pouvoir d'attraction exercé par le vide ? au « silence éternel de ces espaces infinis » qui selon les cas nous effraie ou nous libère de la parole ? à la forme des dunes qui s'apparente à celle du corps ? Toujours est-il que ce haut lieu de l'imaginaire semble se prêter naturellement au rêve, à l'échappée hors des sentiers battus. Isabelle Eberhardt apparaît comme une figure emblématique à cet égard. De nombreuses biographies racontent son refus de l'Europe, son départ à vingt ans pour l'Algérie, ses excursions à cheval dans le Souf ou dans le sud Constantinois ; sa vie intéresse le public davantage que ses textes. Pourquoi ? La réponse semble aller de soi : il s'agit d'un personnage d'exception, à la fois polyglotte, parlant et écrivant en russe, en français et en

¹ Cette étude a été faite grâce à une subvention des fonds FCAR. Je tiens à remercier également Isabelle Larrivée et Mohammed Balhi, qui m'ont fait connaître les récents développements dans la presse algérienne.

arabe ; plutôt ambigu en ce qui concerne le genre, puisqu'elle se faisait passer pour un étudiant tunisien et employait à l'occasion le genre masculin dans son journal ; adepte du soufisme, la doctrine mystique de l'islam, alors que son éducation reposait sur l'athéisme ; ayant délibérément tourné le dos à une civilisation sédentaire pour sillonner des contrées désertiques. Qui plus est, elle a péri noyée en plein désert, lors de la crue d'un oued. Ses écrits, sauvés des eaux mais maculés de boue par endroits, donc partiellement illisibles, ont été remaniés par son ami Victor Barrucand : difficile là encore de passer à côté de l'aspect anecdotique, qui conditionne la saisie même des textes, souvent considérés comme des traces qu'il suffit de suivre pour pouvoir reconstituer le parcours énigmatique de l'écrivaine. Or, les traces s'effacent dans le sable : c'est un leurre que de vouloir reconstituer sa vie, de s'évertuer à dresser des cartes. Les écrits sont l'indice à la fois de sa fascination pour le désert et de sa non-appartenance à une civilisation nomade, puisque son public était sédentaire. À la fois ce qui sépare et ce qui unit : autrement dit une zone frontière, qui ne peut être habitée que par la lecture. Il apparaît dès lors important de questionner le rapport aux textes, de se demander quelle place est réservée au nomadisme dans l'œuvre, d'examiner attentivement les images issues de la lecture afin de débusquer les mirages qui se forment dès que l'on s'imagine marcher sur les pas d'une aventurière oubliée.

La figure de la « bonne nomade »

De son vivant, Isabelle Eberhardt n'a publié que quelques nouvelles, en grande partie dans des journaux algériens, très peu lus en dehors de la colonie. C'est après sa mort, survenue en 1904, à l'âge de 27 ans, que les milieux littéraires la découvrent. Ses récits sont regroupés dans différents recueils - et remaniés dans certains cas - par Victor Barrucand : *Dans l'ombre chaude de l'islam*, - ouvrage qu'il a lui-même pourvu d'un titre orientalisant -, paraît en 1906 (il a été réédité chez Actes sud en 1996), *Notes de route* en 1908, et *Au pays des sables* en 1914. La poétesse Lucie

Delarue Mardrus, après un pèlerinage sur la tombe d'Eberhardt à Aïn Sefra, en dressait le portrait suivant en 1904 :

Apôtre serein, admirable nihiliste, quoique seulement contemplative, écrivain français de race, excellent cavalier arabe, persécutée politique, belle jeune femme (...) adolescent botté de rouge, enveloppé des blancheurs bédouines, cabré et souriant sur son grand cheval sauvage...²

Le dernier fragment de la citation laisse se profiler l'image d'un cavalier alliant l'arabité, la jeunesse et l'androgynie, un alliage suffisamment excentrique pour susciter l'attention et qui va très vite s'imposer. Comme le rappellent les deux journalistes qui se sont occupés de l'édition critique de son œuvre, Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, « [r]éduite aux superlatifs, Isabelle Eberhardt n'a eu droit dans les arts qu'au cliché appauvrissant de l'adolescent botté de rouge (...). Dramaturges, peintres et poètes de la première moitié du siècle en donnent la même image »³. Une image réductrice, un cliché qui fige en quelque sorte l'auteur d'une œuvre où l'idée de la route, du mouvement, du vagabondage, prédomine, comme le montrent bien les phrases suivantes, tirées d'un très court texte intitulé « Vagabondage » :

Un droit que bien peu d'intellectuels se soucient de revendiquer, c'est le droit à l'errance, au vagabondage. Et pourtant, le vagabondage, c'est l'affranchissement, et la vie le long des routes, c'est la liberté. (...) Le paria, dans notre société moderne, c'est le nomade, le vagabond, « sans domicile ni résidence reconnus ».⁴

À l'image du cavalier botté de rouge vient s'ajouter dans les années vingt une expression provenant de René-Louis Doyon, éditeur des *Journaliers* d'Eberhardt, précédé d'une introduction intitulée : « La vie tragique de la bonne nomade ». Suivront d'autres titres, du même acabit : *L'amazone des sables*, par Claude Maurice Robert, *Isabelle Eberhardt ou la Révélation*

² Cité dans la présentation faite par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu du recueil de nouvelles d'Isabelle Eberhardt, *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, Paris, Liana Levi, 1986, p. 25.

³ Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, « Présentation », *Écrits intimes*, Paris, Payot, Petite bibliothèque Payot/Voyageurs, 1998, p. viii.

⁴ Isabelle Eberhardt, *Écrits sur le sable*, t. 1, Paris, Grasset & Fasquelle, 1988, p. 27.

du Sahara, de Raoul Stephan, *Isabelle Eberhardt, l'Aventureuse du Sahara*, de Jean Noël⁵. Identifiée au désert ou aux nomades, elle devient vite une légende⁶. Il aura suffi que l'un des spécialistes de Rimbaud émette l'hypothèse selon laquelle elle serait la propre fille du poète pour que le mythe se crée⁷. Dès lors, les biographies se succèdent, on réédite certains de ses textes, pas en raison de leur intérêt sur le plan littéraire, - ce qui est souvent discuté -, mais parce que cela permet d'alimenter la passion pour ce personnage décidément peu banal. La figure de la bonne nomade devient un écran à travers lequel on lit les textes. Le mode de lecture adopté privilégie d'une certaine manière l'imagination au détriment de la lecture puisqu'il n'est même pas nécessaire de s'imprégner du texte : la figure du nomade possède suffisamment d'emprise dans l'imaginaire occidental pour s'esquisser à partir de quelques lignes⁸. Lire devient un prétexte pour mieux rêver une vie absolument étrangère, pour s'inventer un destin empreint de liberté, de non-conformisme, d'absolu, un destin de rebelle digne de la légende. On l'imagine sur son cheval arabe, habillée en homme à la mode bédouine, en plein désert. Se l'imagine-t-on en train d'écrire ? Jamais. D'ailleurs l'image du cavalier concorde mal avec l'acte d'écrire - on n'écrit pas à cheval, mais sur une table ou à la limite assis par terre. Cette activité qu'elle jugeait primordiale a longtemps été vue comme accessoire. Ce qui retient l'attention à l'époque, ce sont les marques d'altérité les plus frappantes. Parce que les lecteurs ne se reconnaissaient pas dans cette

⁵ Claude Maurice Robert *L'Amazone des sables*, Alger, Soubiran, 1934 ; Raoul Stephan, *Isabelle Eberhardt ou la Révélation du Sahara*, Paris, A. Michel, 1934 ; Jean Noël, *Isabelle Eberhardt, l'Aventureuse du Sahara*, Alger, Baconnier, 1961.

⁶ C'est sur cet aspect que Lesley Blanch insiste lorsqu'elle présente Eberhardt au public en 1954 dans son livre *The Wilder Shores of Love* (New York, Simon & Schuster, p. 285-325). Le chapitre qui lui est consacré porte en effet le titre : « The Portrait of a Legend » (ouvrage traduit en français en 1956 aux éditions Plon sous le titre *Les rives sauvages de l'amour*).

⁷ Cette hypothèse, élaborée par Pierre Arnoult, a été reprise entre autres par Françoise d'Eaubonne dans sa biographie intitulée *La couronne de sable* (Paris, Flammarion, 1967). Voir la présentation de *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, *op. cit.*

⁸ Voir à ce sujet les articles de Sarga Moussa : « Le Bédouin, le voyageur et le philosophe », *Dix-huitième siècle*, n° 28, 1996, p. 141-158 ; « Limites de la description. La représentation du désert dans *Un été au Sahara* de Fromentin », *Poétique*, n° 102, 1995, p. 231-244.

« aventurière », ils ont construit une figure, celle de « la bonne nomade » plutôt que de lire ses textes. Le nomadisme est devenu le trait fondamental de son altérité.

La métaphore du nomadisme

Si elle est l'un des transfuges sur lesquels on a le plus écrit⁹, son œuvre a effectué sa propre *traversée du désert*, au sens figuré cette fois, tout au long du XX^e siècle avant de s'attirer des lecteurs¹⁰. Ce n'est qu'à partir des années 80 qu'un véritable intérêt pour les textes se dessine, que l'on prend la peine d'établir une édition dépouillée des ajouts et modifications effectués par Barrucand et que l'on se penche sur des problèmes liés à l'écriture. Peut-on dire que la figure de la bonne nomade a disparu pour autant ? Les biographies continuent à se succéder, les réflexions s'approfondissent, mais curieusement, la figure de l'auteur reste prédominante, comme ancrée à même la lecture des textes¹¹. Comment expliquer ce phénomène, en ces temps où la distance critique entre le lecteur et l'auteur est de mise ? Un questionnement que l'on retrouve d'ailleurs dans l'étude d'Ali Behdad, qui examine l'œuvre d'Eberhardt dans une perspective post-

⁹ C'est ce que soutient en effet Jean-Michel Belorgey, qui a retracé dans son ouvrage *La vraie vie est ailleurs* (Paris, J.C.Lattès, 1989) le parcours de nombreux transfuges.

¹⁰ Voir à ce sujet l'étude de la réception critique faite par Jean Déjeux dans son livre *Femmes d'Algérie : Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, où un chapitre entier est consacré à « Isabelle Eberhardt revisitée » (Paris, La boîte à documents, 1987, p. 207-256). Constatant un certain engouement pour cet auteur en Algérie, il reprend depuis le début la réception de ses textes en Algérie et en France surtout, depuis sa mort jusqu'en 1987. Il montre que son nom n'a jamais été totalement oublié, mais qu'un certain nombre de critiques en ont parlé sans avoir lu ses textes, étant donné qu'ils n'étaient plus disponibles (l'édition des textes s'échelonne entre 1906 et 1944). Jean Déjeux souligne également dans cet article le travail important de M. O. Delacour et J.-R. Huleu (ils ont d'abord publié un recueil de nouvelles d'I. Eberhardt, *Yasmina et autres nouvelles*, puis un roman basé sur sa vie, *Sables*, avant de se lancer dans l'édition critique des œuvres complètes), ainsi que le rôle joué par la presse algérienne dans la redécouverte de cet auteur. L'écrivain et journaliste Mohammed Rochd, notamment, lui a consacré plusieurs séries d'articles de journaux avant de publier un ouvrage, *Isabelle, une maghrébine d'adoption* (Alger, Office des Publications Universitaires, 1992). L'an dernier, il a fait paraître dans *El Watan* une étude en six parties intitulée « Désert et religion dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt » (du 3 au 10 décembre 2000).

¹¹ Parmi les biographies les plus importantes, on peut citer celles d'Annette Kobak, *Isabelle Eberhardt : Vie et mort d'une rebelle (1877-1904)* (trad. M. Davidovici et E. Ochs, Paris, Calmann-Levy, 1989), et de Edmonde Charles-Roux, *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt, 1877-1899* (Paris, Grasset, 1988), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt, 1899-1904* (Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 1995). En ce qui concerne les études, celles de Denise Brahimi, *Requiem pour Isabelle* (Paris, Publisud, 1983) ; « À propos d'Isabelle Eberhardt, drôle d'aventure » (*Textuel*, 34/44, n° 13, 1984, p. 45-51) ; « Le voyage sans retour » (*Études françaises*, vol. 26, n° 1, 1990, p. 59-68).

colonialiste en fonction de la thèse du parasite de Michel Serres. Il s'agit du seul chapitre de son ouvrage consacré aux écrivains orientalistes de la fin du XIX^e siècle, où l'auteur s'interroge sur sa posture d'analyse pour finalement reconnaître que le fantôme de l'auteur accompagnera sa lecture de l'œuvre¹². Autrement dit, même les lecteurs les plus avertis ne peuvent faire autrement que de céder à la tentation de suivre les traces, de poursuivre le fantôme de la « nomade » page après page. Ceci est peut-être dû au fait que les documents à teneur autobiographique, les lettres et les journaliers, ont été largement privilégiés par la critique. Mais on peut remarquer également que la redécouverte d'Eberhardt par le public coïncide exactement avec la manifestation d'un intérêt accru pour le nomadisme.

Le discours sur le nomadisme connaît en effet depuis les années 80 une expansion sans précédent. Dans *L'esprit nomade*, publié en 1987, Kenneth White notait que « le mot nomade [était] dans l'air¹³ » depuis quelques années déjà et consacrait un chapitre à la « nomadologie française », représentée par des archéologues et des anthropologues, mais aussi par des sociologues comme Duvignaud et des philosophes comme Deleuze et Guattari¹⁴. François Hartog également, dans *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, met en évidence l'importance du nomadisme dans la construction de la figure du Scythe imaginaire dans les écrits d'Hérodote. Plus près de nous, les ouvrages de Michel Maffesoli, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, paru en 97, ou celui de Jean-François Malherbe, *Le nomade polyglotte*, publié en l'an

¹² Le chapitre débute ainsi : « In an intellectual climate in which the death of the author has become a theoretical truism, to read and write biographically as I intend to do in this chapter seems a naive, if not a 'backward' exercise. And yet, faced with an ostensibly autobiographical text such as Isabelle Eberhardt's, I cannot resist the temptation to imagine the persona behind it and to try to understand her historical significance in this context. Eberhardt's writing withstands critical distance ; its iconic aura invites a(n) (auto)biographical interest that induces one to read the text in relation to its subject's image repertoire » (Ali Behdad, « Allahou Akhbar ! He is a Woman : Colonialism, Transvestism, and the Orientalist Parasite », *Belated Travellers*, Durham & London, Duke University Press, 1994, p. 113).

¹³ Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1987, p. 10.

¹⁴ Jean Duvignaud, « Esquisse pour le nomade », *Nomades et vagabonds*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1975, p. 13-40 ; Gilles Deleuze, « Pensée nomade » dans P. Boudot et al., *Nietzsche aujourd'hui*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1973, p. 159-174 ; Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Traité de nomadologie » *Mille plateaux*, Paris, Gallimard, 1980, p. 434-527.

2000, montrent le déploiement de ce discours dans les domaines de la sociologie et de l'éthique¹⁵. Généralement, le nomadisme est employé dans un sens métaphorique et synonyme d'errance ou de vagabondage. La métaphore retient l'idée de mouvement, de mobilité, pour l'associer à la liberté, et laisse de côté l'aspect culturel, traditionnel, communautaire. Le projet consiste à observer chez les sédentaires, qu'ils soient philosophes, écrivains, réfugiés, internautes, touristes, etc., une certaine tendance au nomadisme.

En ce qui concerne la réception de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, on est passés de la « bonne nomade », de la « sœur de charité de l'Islam moderne¹⁶ », à la nomade post-moderne, qui traverse l'espace, les genres, les langues et les cultures d'un même mouvement. Le nomadisme peut dès lors être envisagé dans son œuvre, comme le fait Hedi Abdel Jaouad, à la fois au niveau spatial, linguistique, culturel et sexuel¹⁷. Le glissement métaphorique est porteur de sens en ce qu'il permet d'apporter un nouvel éclairage à des œuvres, mais aussi à des comportements, des faits culturels, des réalités sociales, etc. Mais il a également pour effet d'occulter la distance qui sépare ces deux modes de vie distincts, de réduire l'altérité, comme si l'on cherchait à réduire une fracture en ces temps où les nomades disparaissent peu à peu de la surface de la planète. En ce sens, les propos de Marc Guillaume dans *Figures de l'altérité*, (propos qui renvoient à un ouvrage de Michel de Certeau) semblent très bien s'appliquer au cas des cultures nomades :

« C'est au moment où ces cultures [populaires] n'ont plus le moyen de se défendre

¹⁵ Michel Maffesoli, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche. Essais », 1997 ; Jean-François Malherbe, *Le nomade polyglotte*, Québec, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000.

¹⁶ Cette expression est utilisée par Robert Randau dans son roman *Les algérienistes. Roman de la patrie algérienne* (Paris, E. Sansot, 1911), où Sophie Peterhoff (nom d'Isabelle Eberhardt dans la fiction de Randau) est la protagoniste principale. Voici ce que dit Cassard, un autre personnage, écrivain reconnu, à son sujet : « Le fait est qu'elle a un goût dépravé pour les demi-moribonds de la société, pour ceux dont le langage est à peine une série d'exclamations, de soupirs lamentables. Elle est la sœur de charité de l'Islam moderne. » (p. 238)

¹⁷ Ce critique la considère d'ailleurs, à l'instar de plusieurs spécialistes de la question, comme une pionnière dans le domaine des lettres algériennes ; en effet, l'errance et le passage continu du français à l'arabe sont devenus des caractéristiques de la littérature maghrébine contemporaine (Hedi Abdel Jaouad, « Isabelle Eberhardt : Portrait of the Artist as a Young Nomad, *Yale French Studies*, vol. 83, 1993, p. 93-117 ; « Isabelle Eberhardt », *Revue Celfan*, vol. 6, n° 1, 1986, p. 9-15).

qu'apparaissent les ethnologues et les archéologues. Les textes qu'ils publient sont en fait des tombeaux, on embaume ce qui va disparaître¹⁸ ». Soulignons le fait que dans le cas de l'œuvre qui nous préoccupe, le glissement métaphorique a pour effet de focaliser l'attention sur l'écrivain nomade plutôt que sur les nomades, peu nombreux à vrai dire, que l'on rencontre au cours de ces pages, de favoriser une lecture « centrée sur la figure de l'auteur » plutôt qu'une traversée qui mènerait sur les rives de l'altérité.

« *Dans la dune* » : la rencontre avec les nomades

La nouvelle intitulée « Dans la dune » pose des problèmes de lecture intéressants à cet égard¹⁹. Elle débute ainsi :

C'était sur la fin de l'automne 1900, presque en hiver déjà. Je campais alors, avec quelques bergers de la tribu des Rebaïa, dans une région déserte entre toutes, au sud de Taïbeth-Guéblia, sur la route d'Eloued à Ouargla. (p. 144)

Comme on s'en aperçoit à la page suivante, le « je » du récit est conjugué au féminin²⁰. Le texte relate une tempête de sable particulièrement éprouvante, une course au galop dans la plaine, l'errance dans les dunes, la perte des repères, puis la découverte de traces et d'un puits. Trois hommes surgissent alors de nulle part, trois chasseurs du Sahara qui par chance appartiennent eux aussi à la confrérie religieuse de Djilani. Le soir, à la veillée, le dialogue suivant s'engage entre le personnage principal et l'un des chasseurs, nommé Hama Srir :

- Hama, raconte-moi ton histoire.
 - Pourquoi ? Pourquoi t'intéresses-tu à ce qu'ont fait des gens que tu ne connais pas ?
 - Je t'adopte pour frère, au nom d'Abd-el-Kader Djilani.
 - Moi aussi.
- Et il me serra la main.

¹⁸ Jean Baudrillard et Marc Guillaume, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie, 1994, p. 10.

¹⁹ Isabelle Eberhardt, *Écrits sur le sable*, t. 2., Paris, Grasset, 1990. Les numéros de page seront désormais donnés entre parenthèses dans le texte.

²⁰ Il faut noter qu'un seul participe passé donne un indice du genre, il suffit donc d'un moment d'inattention pour glisser par-dessus.

- Comment t'appelles-tu ?
- Mahmoud ben Abdallah Saâdi.
- Écoute, Mahmoud, si je ne t'adoptais pas, moi aussi, pour frère, si nous ne l'étions pas déjà par notre *cheikh* et notre chapelet, et si je ne voyais pas que tu es un *taleb*, je me serais mis fort en colère au sujet de ta demande, car il n'est pas d'usage, tu le sais, de parler de sa famille. (p. 150)

Suivent alors les trois astérisques d'usage qui établissent la rupture entre le récit-cadre et celui de Hama Srir, raconté par un narrateur omniscient. Le « je » du début ne réapparaît que dans les derniers paragraphes de la nouvelle, qui finit ainsi :

Nous nous étions roulés dans nos *burnous*, près du feu éteint, et nous rêvions – lui, le nomade dont l'âme ardente et vague était partagée entre la jouissance de sa passion triomphante et la crainte des sorts, la peur des ténèbres, et moi, la solitaire, que son idylle avait bercée. (p. 156, je souligne)

Cette toute dernière phrase ne laisse planer aucun doute sur l'appartenance de l'instance narrative du récit cadre au genre féminin. Or, le personnage qui lui correspond dans la diégèse est un homme. Comment expliquer cette ambiguïté sexuelle de la narratrice/personnage : faut-il voir en ce Mahmoud qui s'exprime au féminin une espionne, une lesbienne, un travesti ? Étant donné l'absence d'explication, le manque de cohérence, on comprend pourquoi les lecteurs convoquent spontanément des informations collatérales lorsqu'ils les ont à leur disposition, des informations concernant l'auteure, connue en Algérie sous le nom de Si Mahmoud.

La même ambiguïté se retrouve en ce qui concerne la culture de référence. Quand la narratrice se retrouve seule, égarée, détachée de son groupe, dans un vallon d'une végétation luxuriante, elle dit : « je le lâchai [mon cheval], allant moi-même explorer mon "île de Robinson" » (145). Cette allusion au roman de Defoe met en jeu une référence occidentale cruciale, si l'on en juge par l'impact formidable qu'a eu sur des générations de lecteurs cette aventure vécue en solitaire, loin de la civilisation, dans une île fréquentée uniquement par des

« sauvages ». La narratrice de « Dans la dune » découvre elle aussi des traces, qu'elle identifie comme étant celles de chasseurs :

Ces chasseurs du Sahara sont des hommes rudes et primitifs, vivant à ciel ouvert, sans résidence fixe. Quelques-uns laissent leurs familles très loin, dans les *ksour*, d'autres sont de véritables enfants des sables, errant avec femmes et enfants – mais ceux-là sont rares. Leur vie à tous est aussi libre et aussi peu compliquée que celle des gazelles du désert. (p. 147)

Cet intermède ethnographique s'adresse de toute évidence à un lecteur ne possédant pas ce savoir sur les habitants du désert. Il permet de préparer la rencontre, de donner au lecteur suffisamment d'éléments pour qu'il puisse saisir l'angoisse de la narratrice lorsqu'elle fait face aux trois hommes.

Si le début du récit, avec l'emploi du pronom « nous », permettait d'établir dans un premier temps une fusion avec les bergers du campement, la suite montre que la narratrice s'adresse à un public occidental, d'où un effet de distanciation par rapport aux bergers. À mi-chemin entre les cultures occidentale et arabe, entre les genres masculin et féminin, entre les langues française et arabe, la narratrice/personnage brouille en quelque sorte les repères. Convoquer la figure de l'auteur consiste dans ce cas à choisir le chemin le plus facile puisque la vie, énigmatique et fascinante, d'Isabelle Eberhardt, permet de restituer aussitôt une cohérence, de désambiguïser d'une certaine façon le texte. En même temps, cela nuit à la création d'un effet de lecture très particulier, reposant sur l'identification du lecteur à la narratrice. « Je », féminin, occidental, « est un autre », masculin et arabe : le texte transgresse ainsi les limites bien établies de catégories telles que féminin/masculin, Orient/Occident. En situant l'altérité au cœur même de l'être, il ouvre un espace de jeu où l'on peut s'initier, lecteurs que nous sommes, au plaisir du métissage. Lire demande un certain effort, puisqu'il faut passer par-dessus les résistances à cette identification en dehors des normes, expérimenter de plain-pied un espace/frontière marqué par la

tension de soi vers l'autre. Autrement dit, se mettre soi-même en route plutôt que de se laisser guider de loin par le mirage de l'écrivain nomade sans faire attention à l'endroit où l'on pose les yeux.

Sans compter que l'on a tendance à accorder dans ce cas une plus grande importance au premier récit qu'au second, alors qu'ils occupent chacun le même nombre de pages. Si la narratrice est au centre de son récit, elle disparaît totalement du second, qui donne toute la place à l'autre, Hama Srir. Celui-ci n'est plus « le nomade » qui s'oppose à « moi, la solitaire », mais le nomade qui s'oppose aux villageois n'ayant pour lui que du mépris en raison de sa pauvreté. Lui-même se définit comme chasseur et Arabe du désert²¹, mais le texte sème très vite la confusion entre les termes de nomade et de vagabond. Après s'être fait mordre par une vipère, Hama Srir se fait soigner dans un *bordj*, une sorte de forteresse, et rencontre une jeune fille, Saâdia, qui est en train de puiser de l'eau. Celle-ci « sourit au nomade » (p. 150), un sourire qui scelle en quelque sorte son destin, puisqu'elle deviendra sa femme. Elle lui fait pourtant remarquer qu'il est trop pauvre, que son père ne l'acceptera jamais comme gendre. Dans les yeux des villageois, les nomades sont des vagabonds : ils n'ont pas de domicile fixe, ils ne partagent pas leur mode de vie et surtout ils appartiennent à une classe sociale défavorisée. Le gardien du *bordj* ainsi que sa belle-mère ne désignent jamais Hama Srir autrement que par le terme de « vagabond », dont la connotation péjorative vise à souligner l'écart entre eux et les autres. Le père pardonnera pourtant leur fuite et bénira leur union avant de s'éteindre. Notons que le terme « nomade » n'apparaît que selon deux angles de vision particuliers : celui de Saâdia et celui de la narratrice du récit-cadre, qui compare à la fin de la nouvelle ses rêveries à celles du chasseur²².

²¹ « nous autres, Arabes du désert » (p. 149).

²² Le texte se présente ainsi : « Et Saâdia sourit au nomade et longuement ses yeux roux le fixèrent. » (p. 150) ; « Elle posa sa main tremblante dans la main forte du nomade et ils se mirent à courir à travers le *chott* Bou Djeloud, dans la direction de l'*oued* Rir... » (p. 152). Le rapprochement entre la narratrice et le personnage de Saâdia est frappant, car

Du premier au second récit, on constate l'abandon progressif des repères occidentaux. Certaines bouées de sauvetage nous sont encore offertes, comme ces parenthèses qui expliquent la signification de termes arabes translittérés et qui s'adressent de toute évidence à un lecteur non-arabophone, mais on s'est beaucoup éloigné, sans s'en rendre compte. En tant que lecteurs, nous sommes placés un peu comme la narratrice en position d'auditeurs du récit, ce qui nous permet de nous aventurer un peu plus loin, de nous déplacer, par l'imagination, sur le terrain de l'autre. La version du monde que le texte nous invite à construire ne contient pas de conception idéalisée du nomade : celui-ci appartient à un groupe, à une tribu, formant elle-même une partie de la population où se côtoient nomades et sédentaires. Une lecture qui ouvre à une vision non stéréotypée du nomade, bien différente de la lecture centrée sur la figure de l'écrivain-nomade, ayant quant à elle pour caractéristiques d'opérer une médiatisation du regard sur les nomades et de négliger les procédés narratifs employés pour faire résonner la parole de l'autre.

Le texte, un espace-frontière

Plutôt que d'appréhender les écrits comme des traces, comme signes d'un objet qui demeurera toujours absent, on peut donc choisir de les habiter vraiment, de ne pas se tenir en retrait mais d'y ancrer véritablement la sémiose. Se laisser dériver au gré des textes oblige dans ce cas à ne pas savoir où l'on est, qui parle, à mettre de côté le désir d'expliquer les vides, les absences, pour mieux visiter cet entre-deux qui se dessine à même le texte. « Dans la dune » offre un espace à explorer le temps d'une lecture, un espace/frontière où nomades et sédentaires, tout en s'opposant selon la structure binaire de l'altérité univoque, partagent un même lieu²³. En fait,

non seulement les termes utilisés pour désigner le chasseur coïncident, mais l'action de puiser l'eau est également commune aux deux personnages au moment de leur rencontre avec Hama Srir.

²³ Gérard Deledalle, dans un article consacré aux écrivains-voyageurs, distingue l'altérité univoque, fonctionnant selon la logique du miroir inversé, de l'altérité réciproque, basée sur le respect mutuel de la différence, et de l'altérité

quand on regarde l'ensemble de l'œuvre, on ne peut être que frappé par la place cruciale accordée à l'appel de la route. Nomades, errants, vagabonds, trimardeurs, chemineaux, mendiants²⁴, ils sont nombreux à parcourir l'espace. Mais il ne faudrait pas pour autant conclure à une apologie du nomadisme. C'est le regard du sédentaire qui fait du nomade un vagabond, un errant, aussi bien dans le cas de la connotation négative que dans celui de la métaphore. Les nomades, quant à eux, ces « hommes qui marchent », pour reprendre le titre du roman de Malika Mokeddem²⁵, associent la sédentarité à l'immobilité. Ce que l'œuvre d'Eberhardt a de particulier à cet égard, c'est qu'elle joue sur la variation autour de ce thème : dans la nouvelle intitulée « Criminel », des fellahs sont condamnés à l'errance parce qu'ils sont expropriés par les autorités françaises ; dans une autre, ayant pour titre « Fellah », un paysan sombre dans la folie et quitte sa famille pour sillonner les chemins après avoir été complètement dépossédé de son avoir par les usuriers ; le désir de partir est quant à lui mis en scène dans « Chemineau », une nouvelle qui illustre bien ce mouvement irrésistible qui conduit sur les routes, etc. Ces personnages ont en commun un rapport à l'espace fondé sur le mouvement, mais ils le déclinent tous de façon différente, ce qui permet à la fois de mieux comprendre comment se tissent les rapports d'altérité entre les groupes humains et d'enrichir considérablement l'imaginaire lié au désert. En effet, à travers cet ensemble de nuances se dégage, non pas un cliché qui fige le nomade en un assemblage de traits fixes, mais bien une constellation d'images, auxquelles chaque lecteur apporte sa coloration personnelle.

inverse, figure plus rare qui caractérise l'individu ayant fui son groupe pour essayer d'en intégrer un autre, sans toutefois y parvenir. (« L'altérité vue par un philosophe sémioticien », dans Ilana Zinguer, éd., *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Genève, Slatkine, 1991, p. 15-20).

²⁴ Les titres sont assez révélateurs à cet égard : deux nouvelles sont intitulées respectivement « Le chemineau » et « Le vagabond », un roman inachevé, *Trimardeur*.

²⁵ Malika Mokeddem, *Les hommes qui marchent*, Ramsay, coll. «Le livre de poche», 1997. Notons que dans un autre roman, *Le siècle des sauterelles* (Ramsay, coll. « Le livre de poche », 1992), de nombreuses allusions et références explicites à Isabelle Eberhardt parsèment le texte. Le personnage principal se nomme Mahmoud, tandis que sa fille, Yasmine, prend pour modèle la « roumia Isabelle ». Nicole Jaouich évoque quelques-unes de ces allusions dans son article « L'immobilité sédentaire et le nomadisme des mots : étude de deux romans de Malika Mokeddem », dans Rachel Bouvet, Virginie Turcotte et Jean-François Gaudreau, dir., *Désert, nomadisme, altérité*, Montréal, UQAM, Département d'études littéraires, *Figura. Textes et imaginaires*, n° 1, 2000. p 51-64.

Mais on peut aller plus loin et s'interroger sur la forme même des textes. Tous les critiques s'accordent pour les identifier comme des nouvelles, à cause de leur brièveté, du sujet très proche du vécu. De fait, la préoccupation du quotidien apparaît comme un principe essentiel, comme en témoigne par exemple la mise en garde adressée au lecteur au tout début du texte intitulé « Fellaah » : « Dans mon récit vrai il n'y aura donc rien de ce que l'on est habitué à trouver des histoires arabes, ni fantasias, ni intrigues, ni aventures. Rien que de la misère, tombant goutte à goutte » (p. 253). Il faut bien admettre que dans les « nouvelles » d'Eberhardt, l'intrigue y est souvent réduite à sa plus simple expression, les personnages peu développés, l'effet de surprise quasiment absent, de même que l'alternance entre tension et détente. Le récit ne cherche pas à condenser le temps, ni à inscrire les événements le long d'une ligne temporelle ; ce qui est privilégié, c'est l'instant plutôt que la durée, la rêverie plutôt que l'action²⁶. Si l'idée de mouvement détermine le rapport à l'espace, elle semble gouverner également le rapport au temps, qui s'apparente au temps cyclique étant donné qu'il se fonde sur la répétition de gestes, d'images, de rêveries qui s'enroulent les unes sur les autres sans jamais se ressembler tout à fait. Alain Buisine a bien montré dans *L'Orient voilé*²⁷ que les levers et les couchers de soleil rythment l'œuvre d'Eberhardt, caractéristique qu'il met au compte de la cyclothymie de l'auteur, chez qui alternaient des périodes d'activité intense et d'abattement. Que dire à présent de l'effet de lecture qui ne s'appuie pas sur le fantôme de l'auteur ? La traversée des textes occasionne de nombreux arrêts, de nombreuses rêveries face à un paysage : le soleil se lève tantôt sur les dunes, tantôt sur les montagnes, quelques pages plus loin, il se couche sur une oasis ou sur une ville arabe... D'un texte à l'autre, les descriptions offrent au lecteur des palettes de couleur aux nuances les plus

²⁶ Cette recherche de la simplicité en ce qui concerne la forme pourrait être interprété comme un principe lié au désert. On pourrait en effet très bien appliquer à toutes les « histoires » inventées par Eberhardt cette phrase prononcée par la narratrice avant que le nomade se confie : « [c]ette histoire devait être simple, mais empreinte du grand charme mélancolique de tout ce qui touche au désert » (p. 149).

²⁷ Alain Buisine, « Isabelle dans tous ses états », *L'Orient voilé*, Paris, Zulma, 1993, p. 199-214.

diverses, ce qui crée un rythme, un mouvement cyclique indéniable. En lisant, on a l'impression de remettre les pieds là où on les a déjà mis, avec le plaisir renouvelé de se mouvoir dans un espace qui nous déporte au-delà de nos propres frontières. L'appel de la route ne finit jamais, comme l'illustre bien cet extrait de la nouvelle intitulée « À l'aube » :

Sous la caresse du soleil dissipant lentement la buée violette de la nuit, la plaine s'étend, immense, toute rose, tachetée de noir, comme une peau de panthère étalée : elle est couverte de petits arbrisseaux gris, coriaces, rampants, qui sont des *chih* et des *timzrith* et, lavés de rosée, embaument.

Heure bénie, heure légère de l'aube dans la plaine libre où la lumière vivifiante roule sa vague de feu, sans obstacle, d'une plage du ciel à l'autre...Heure où l'on oublie la fatigue et la morne somnolence de la route nocturne, longue, monotone, dans le froid qui, avec l'invincible sommeil, engourdit hommes et chevaux... heure où la gaîté des choses réveillées pénètre les âmes...

Là-bas, vers le sud, la plaine s'ouvre, infinie, attirante... (p. 331)

Rachel Bouvet
Université du Québec à Montréal